

L'enfant et l'hiver

Dehors le vent souffle, les branches tombent,
Le soleil blanc m'aveugle, éternellement,
Mais dans cette maison colorée, un enfant, muet comme une tombe,
Où le vent sec et glacé s'infiltré, inexorablement.

Emmitouflé dans une couverture si rouge,
Qu'on aurait dit son sang,
Dans l'obscurité pourtant il ne bouge,
Malgré le froid mordant.

Mais néanmoins il se lève,
Le visage meurtri,
Pour prendre la relève,
De son âme endormie.

Sa main blafarde prend la poignée,
Ses yeux d'émeraude, écarquillés,
Quand une vague de froid vint le frapper,
Laisant sur sa peau, une trace à jamais.

Dehors la neige fond, la glace craque,
Et soudain le ciel qui luit,
Quand il s'approche d'une barque,
Lui rappelle son rêve évanoui.

Ebloui par la couleur du ciel,
Détourne ses verts yeux,
De ces couleurs presque irréelles,
Faisant naître en lui, un sentiment curieux.

Il s'allonge près d'un arbre,
Son sourire désarmerait un barde,
Ses yeux ont l'éclat d'un sabre,
Vite s'endormir, avant qu'il ne tarde.

Dans son songe,
Il se réveilla,
Avant qu'un canard ne plonge,
Dans l'eau de la Neva.

Sur le pont d'un bateau,
Il tangué,
Et dans le ciel si bleu si beau,
Il croyait comme sentir, une odeur de mangue.

Sur le visage épanoui
De notre enfant muet,
L'aube naissante n'avait pas souri,
Pendant tant d'années.

Et dans son rêve, il vole,
Il vole sur son tapis volant,
Découpant des auréoles,
Aussi brillantes que des diamants.

Des structures translucides,
Voyaient la lumière du jour,
Vite avant qu'elles ne décident
De mettre fin à leurs jours.

Les forteresses de glace,
Semblaient toucher le soleil,
Vite avant qu'elles ne se cassent,
Aussi fragiles que des groseilles.

La glace diaphane,
Etait irisée,
Vite, il faut qu'il plane,
Avant de retomber.

Et il vole, toujours plus haut,
Quittant ces palais architecturaux,
Et il vole, toujours plus loin,
Attendant que sa vie le mène, à sa propre fin.

Le hasard le dirige vers un lac gelé,
Où des pêcheurs se préparaient,
A pêcher des poissons volants,
Aussi graciles que des flamands.

Et les poissons s'envolaient,
Pareils à des bleus geais,
Pour aller se percher,
Au plus haut de leur liberté.

Mais soudain, le tapis s'est posé,
Il accourt heureux, pour le ramasser,
Plus jamais dans ses yeux, on ne verra la peur,
Plus jamais dans ses yeux, on ne verra des pleurs.